Ami du Clergé du 9 février 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

L'Année Sainte 1950. — VI. Ses grandes intentions : Fidélité au Christ et à l'Eglise, 41.

Simples notes dominicales. — V. « Quinquagésime » : Appel à la réparation, 43. — VI. 1er dimanche de Carême : Jours de salut, jours de pénitence, 44.

Les Sacrements. — Le Baptême : V. Epilogue, Cérémonies finales, 46.

Entretiens sur l'Action catholique. — XLIV. Le Souverain Pontife et l'A. C., 47.

L'ANNEE SAINTE 1950

VI

SES GRANDES INTENTIONS : FIDÉLITÉ AU CHRIST ET A L'ÉGLISE

Mes frères,

Dans sa prière pour l'Année Sainte, immédiatement après sa demande de renouveau de la vie chrétienne, Pie XII adresse à Dieu cette imploration :

« Donnez à ceux qui souffrent persécution pour la foi votre esprit de force pour les unir indissolublement au Christ et à son Eglise. Protégez, ô Seigneur, le Vicaire de votre Fils sur la terre, les évêques, les prêtres, les religieux, les fidèles. Faites que tous, prêtres et laïques, adolescents, adultes et vieillards forment, en étroite union d'esprit et de cœur, un roc inébranlable, contre lequel se brise la fureur de vos ennemis. »

Repliés sur l'urgence de notre reconstruction matérielle, économique et morale d'après-guerre, détendus dans le sentiment de la liberté enfin recouvrée, nous ne prêtons pas assez attention à la persécution déchaînée sur d'immenses étendues de la chrétienté. Certes, l'Eglise est toujours l'Eglise militante, en qui se continue la Passion du Christ pour le salut du monde, et à qui son fondateur a déclaré : « Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus grand que le Maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi » (Jo., xv, 20). Au cours de la première moitié écoulée de notre siècle elle a traversé les persécutions sanglantes du Mexique et de l'Espagne. Mais la lutte restait localisée. Aujourd'hui, à l'est, il y a du nouveau : la persécution déclarée d'intérêt public.

Puisque rien ne filtre jusqu'à nous de ces crimes sans nom : la police de ces pays est bien faite et notre presse reste muette ou n'éclaire que le côté politique du drame. Nous ne pensons pas assez à l'héroïsme indomptable, l'héroïsme des martyrs, qu'exige de nos frères de Russie et de Chine la fidélité au Christ et à son Eglise. Et voilà pourquoi le Pape demande pour eux que la vague puissante de prière qui va monter vers le ciel tout au cours de cette Année Sainte leur obtienne de la miséricorde divine cet esprit de force pour les unir indissolublement au Christ et à son Eglise.

Fidélité au Christ et *Fidélité à son Eglise,* voilà les deux vertus capitales en péril là-bas aujourd'hui et peut-être chez nous demain.

I. — *Fidélité au Christ*

La persécution actuelle du communisme athée triomphant n'est qu'une forme de l'éternel combat conre le Christ, prophétisé par le vieillard Siméon au jour de la Présentation : « Cet enfant est pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il sera un signe de contradiction... » Signe de contradiction, voilà ce qu'il est en face de la cité matérialiste qui tente de se construire.

Quel est en effet l'esprit de cette cité ?

Le regretté cardinal Suhard le notait :

« Le fruit le plus apparent de cet humanisme nouveau, c'est son caractère technique. Né de la découverte et de la machine, c'est à elles qu'il doit sa facture universelle, c'est vers elles qu'il se tourne et sur elles qu'il compte pour promouvoir l'ordre à venir. Jour après jour, le savoir scientifique se substitue à la culture classique. La curiosité change d'objets. Elle délaisse l'idée pour l'action » *(Essor ou déclin de l'Eglise).*

En face de cette conception, matérialiste et athée, du monde et de notre destinée, le Christ incarne la primauté du spirituel et la suprématie de Dieu. Sa vie, son enseignement, sont une affirmation de l'âme : il est venu pour sauver nos âmes et il a déclaré : « que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ! » Son existence, sa doctrine, son sacrifice le posent en vengeur des droits de Dieu : il a été envoyé pour rendre gloire à Dieu et enseigner aux hommes à l'adorer en esprit et en vérité. S'il a choisi pour lui et pour tous ceux qui le suivaient, la vie de pauvreté et de renoncement, il n'a pas pour autant coupé les ailes à une aspiration de la société à un mieux être, lui qui a toujours pris le parti des petits et des faibles ; mais ce relèvement de leur condition, leur « promotion » même, il l'a toujours voulue et par la recherche d'abord du royaume des cieux et la dépendance de Dieu.

Ainsi d'un côté, l'homme qui prétend à son autonomie totale, à sa suffisance entière, à sa liberté complète et qui ne rêve que de paradis terrestre ; de l'autre l'Homme-Dieu, le Christ, qui affirme notre dépendance radicale du Père qui est dans les cieux, et nos destinées surnaturelles. Là est le fond du conflit, il n'y a de guerre déclarée au Christ que parce qu'il est la contradiction vivante du matérialisme athée.

Opter pour le Christ, choisir le Christ, adhérer au Christ, dans une société où règne la liberté de conscience c'est le penchant de

toute âme droite. Mais il y faut un esprit de force peu commune quand, sous l'oppression et la violence, on y risque son pain, sa liberté et sa vie. Grande alors est la tentation, du moins pour la majorité, d'apostasier pratiquement afin d'échapper à la misère, à la mort et à la torture.

C'est en cet esprit de force que le Pape implore et nous demande d'implorer avec lui au cours de cette Année Sainte pour ceux qui souffrent persécution, pour nos frères de Pologne, de Hongrie, de Tchécoslovaquie pour nos missionnaires, leurs chrétiens et leurs néophytes de Chine. L'opinion mondiale s'est émue du sort d'un cardinal Mindszenty, d'un Mgr Béran. — Mais songeons au sort de tant et tant d'âmes qui est en jeu à l'arrière-plan de ce théâtre sanglant dont ces prêtres magnifiques occupent l'avant-scène ?

Comprenons que dans sa prière pour l'Année Sainte le Pape pense d'abord à eux ; supplions qu'ils restent indissolublement unis au Christ.

II. — *Fidélité à l'Eglise*

« Car le Christ et l'Eglise c'est tout un », disait Ste Jeanne d'Arc. Et elle ne fait que reprendre ce mot de Notre-Seigneur : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. »

Aussi l'Eglise et son chef, le Pape — « notre doux Christ sur la terre » — sont-ils englobés par les ennemis de Dieu dans la même haine et la même persécution. Il ne s'agit pas moins de détacher les fidèles de l'Eglise que de les détacher du Christ. Comme on a nationalisé l'Eglise orthodoxe en Russie, il s'agit de la nationaliser dans les pays satellites.

Ainsi, par exemple, en Tchécoslovaquie, où les tentatives de schisme et d'Eglise nationale exercent une dure pression sur le clergé et sur les fidèles. Un ministre joue au chef de l'Eglise : il exige un serment de fidélité, distribue postes et traitements, crée une « Action Catholique » à ses ordres. On a créé l'équivoque : la fidélité à l'Eglise est déloyauté envers l'Etat. Vieux jeu de tous les persécuteurs. Ce fut celui d'Henri VIII en Angleterre et celui de la Révolution française avec la Constitution civile du Clergé. Et l'ennemi jette dans la balance le poids de l'argent, des honneurs, de l'intérêt, de la patrie.

Quel coup porté à l'unité de l'Eglise si venaient à se renouveler les grands schismes historiques ! Les mercenaires auraient ravi au bercail de l'uniquePasteur des millions et des millions d'âmes. Des peuples qui furent la gloire et le boulevard de l'Eglise, la Pologne et la Hongrie par exemple, se sépareraient d'elle !

Sans doute, depuis longtemps le prestige de la Papauté n'avait été aussi grand qu'à notre époque. Il y a seulement soixante-dix ans que les pays représentés officiellement auprès du Pape n'étaient que huit, tandis qu'aujourd'hui — fait particulièrement significatif — ils sont une quarantaine. Chaque année ce nombre s'accroît. Le mot chrétienté retrouve un sens que les temps faciles et étourdis lui avaient fait perdre et que les temps pathétiques lui restituent. Depuis vingt siècles, empires, régimes, civilisations, se sont succédés. Seuls, les messages du Christ en l'Eglise fondée par lui sur l'apôtre Pierre, restent immuables [1].

Ce prestige actuel de la Papauté est capable d'aider notre foi en l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. Mais qui ne voit comme il doit se voiler aux yeux des peuples qui vivent en vase clos et soumis à une propagande anti-catholique de tous les jours ? Aussi en face des offres alléchantes et hypocrites d'un Etat, qui se dit le gardien et le promoteur de la pure foi et affecte de n'en vouloir qu'à la politique de Rome, quel danger pour beaucoup d'âmes trompées et faibles de tomber dans le piège et de s'éloigner et de se séparer de l'Eglise ?

Nous le savons, et l'Eglise peut en être fière, les chefs de ces Eglises persécutées ont donné et continuent de donner un exemple de grandeur d'âme et de courage qui a fait l'admiration des protestants et des incroyants eux-mêmes.

Mais il faut que ces Eglises persécutées, prêtres et fidèles, se sentent soutenus par la sympathie et par la prière de l'Eglise entière. Et faisons en sorte que nos frères dans la foi soumis à la tyrannie en Europe et en Asie, en reçoivent non seulement l'aide morale de notre compassion et de notre admiration, mais encore l'aide surnaturelle de grâces que leur vaudront nos prières et nos sacrifices « pour les unir indissolublement au Christ et à son Eglise ».

* *

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir le danger mortel que le communisme athée fait courir à la civilisation.

Mai parce que l'Eglise et le Christ qu'elle représente et continue sont les fondateurs et les mainteneurs de cette civilisation chrétienne, c'est à eux qu'on s'en prend avant tout. « N'oubliez jamais que pour nous l'ennemi numéro un, c'est le catholicisme et surtout le prêtre catholique. » *(Déclaration* du Viet-Minh). Aussi même dans les pays, comme en Chine, où il recommande à ses troupes certains ménagements, on enregistre jusqu'à ce jour quatre-vingt-quinze victimes dans les rangs du clergé : soixante-treize prêtres chinois, vingt-deux étrangers... sans compter tant de chrétiens massacrés en haine de leur foi. Au Christ et à son Eglise est promise l'immortalité. Nous ne doutons pas de l'issue de la lutte. Mais nous sommes les membres du corps mystique. Dans le corps un membre souffre-t-il sans que le mal ne retentisse dans tout l'organisme et n'exige le secours des autres membres ? Intensifions nos prières et nos

[1] *France-Illustration*, décembre 1949, art. de W. d'Ormesson.

pénitences de l'Année Sainte, pour que tous les actholiques forment « en étroite union d'esprit et de cœur, un roc inébranlable, contre lequel se brise la fureur des ennemis de Dieu », obtiennent « à ceux qui souffrent persécution pour la foi l'esprit de force pour les unir indissolublement au Christ et à son Eglise »

SIMPLES NOTES DOMINICALES

V

Quinquagésime

APPEL A LA RÉPARATION

Mes frères

Les jours qui précèdent immédiatement le Carême ont parfois gardé un caractère de réjouissance où l'antique paganisme a, sous plus d'un rapport, tenté de survivre. Le mardi gras surtout est souvent marqué par des démonstrations qui ne se tiennent pas toujours dans les limites autorisées par la décence chrétienne. Aussi l'Eglise a-t-elle, dans un esprit de réparation et d'équilibre mystique, institué en ces jours-là ce que nous appelons l'Adoration des *Quarante Heures*. Nous chercherons donc, dans la liturgie de la messe de ce jour, les éléments qui peuvent nous inspirer, dans cette œuvre si nécessaire de satisfaction envers Dieu pour les désordres des amusements mondains.

Ces éléments sont au nombre de deux : les ardeurs de la foi et les élans enthousiastes de la charité.

Il est question aujourd'hui de la foi, dans l'Evangile, et de la charité, dans l'épître.

I. — *L'Evangile : Les ardeurs de la foi* .

Au cours de sa vie publique, Jésus n'a cessé de réclamer la foi en Dieu, en lui-même et en sa mission. Et cette foi, il l'a alimentée au moyen des miracles les plus éclatants.

L'Evangile de ce jour nous donne un bel aperçu de cette tactique divine. On y peut noter trois faits disposés en étapes :

1° Jésus, s'apprêtant à monter de Jéricho à Jérusalem, annonce clairement à ses disciples ce qui va lui arriver, en conformité avec ce que les prophètes, notamment David et Isaïe, avaient annoncé au sujet du Messie :

« Il sera livré aux Païens et on se moquera de lui et on le flagellera et on crachera sur lui et après cela on le fera mourir et le troisième jour il ressuscitera. »

Quelle confidence pour les apôtres qui s'attendaient au triomphe extérieur de leur Maître ! L'Evangile affirme que si affirmatives que fussent les paroles du Christ, elles ne purent être acceptées par les siens : « Et ils ne comprenaient rien à ce qu'il leur disait et le sens de ses paroles leur était caché ! »

Il est probable qu'il y eut, tout au contraire, chez les apôtres, une sorte de dépression intérieure, de protestation instinctive contre le plan divin du sacrifice de la Passion du Sauveur.

2° Jésus, sans rien reprendre de sa prophétie accablante, se sert du miracle pour rendre du courage à ses amis.Comme par hasard, — s'il y avait du hasard pour la Providence de Dieu, — il se trouva là un aveugle. Il entendit le bruit de la foule qui passait, demanda ce que c'était. « C'est Jésus de Nazareth », lui dit-on. Et aussitôt cet homme se met à implorer à grands cris : « Fils de David, ayez pitié de moi ! « Jésus le fait approcher et pour bien souligner devant les apôtres la nécessité de la foi, il adopte une sorte de mise en scène : « Que veux-tu que je te fasse ? » dit-il à l'aveugle, comme s'il ne le savait pas. — « Seigneur, dit le pauvre homme, faites que je voie ! » Prière simple, angoissée, confiante ! Et Jésus lui dit : « Vois, ta foi t'a sauvé ! » Et l'aveugle fut guéri et il se mit à glorifier Dieu et tout le peuple avec lui.

3° Ainsi le miracle est produit par la foi et il engendre à son tour la foi. Rien de plus compréhensible, en tout circuit vital, il en est de même : chaque battement du cæur anime le corps entier et le bien-être du corps entier excite le cœur et lui donne une force nouvelle. Notons, avec les Pères, que l'absence de foi est aussi une cécité et la plus malheureuse de toute s! Que les aveugles spirituels crient donc de toute leur âme à Jésus : « *Seigneur, faites que je voie !* »

II. — *L'Epître : Appel à la charité*

Si maintenant nous revenons à l'épître du jour, nous y trouverons une admirable mise au point de toutes ces questions de foi, d'espérance ou confiance et de charité.

Cette épître est tirée de la première lettre aux Corinthiens. La page citée aujourd'hui est sans contredit la plus belle que S. Paul ait écrite.

On y peut distinguer également trois parties :

1° *Nécessité de la charité.* — On aurait beau avoir tous les autres dons, parler les langues de tout l'univers, avoir le don de prophétie, connaître les plus profonds mystères, posséder toute la science. On aurait beau même avoir, s'il était possible, toute la foi, « jusqu'à transporter des montagnes », sans la charité tout cela n'est rien,tout cela ne sert de rien, tout cela ne conduit à rien ! Mais qu'est-ce donc que la charité ? Les uns pensent que la charité c'est l'aumône, et rien de plus. On dit en effet : faire la charité, pour signifier : faire l'aumône. Mais S. Paul n'est pas de cet avis, quand il dit : « Quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres et quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien ! »

2° La charité, c'est donc *l'amour pur.* Ah ! que voilà un mot trop souvent détourné de son sens, mal compris, employé de manière abusive, et pour exprimer des choses qui sont le contraire du véritable amour, puisqu'elles ne sont qu'un égoïsme sensuel, même lorsque cet égoïsme est exercé, si l'on ose

dire, à deux ! La vraie charité, le véritable amour, S. Paul va nous le décrire :

« La charité est patiente, elle est pleine de bonté, la charité n'est point envieuse, elle n'agit pas avec témérité, elle ne s'enfle pas d'orgueil ; elle n'est pas ambitieuse, elle ne cherche pas ses propres intérêts, elle ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. »

Et il termine par ce mot d'une profondeur insondable : « *La charité ne meurt pas !* »

3° *Le triomphe de la charité.* — Prenez garde ! Quelle promesse que celle-là ! Voulez-vous ne pas mourir ? Voulez-vous vivre à jamais dans la lumière de Dieu, dans le bonheur de Dieu, dans la gloire de Dieu ? Vous le pouvez. Et comment ? Par la charité. S. Augustin dira très bien : « *Dilige et quod vis fac ! Pourvu que vous aimiez, faites tous ce qu'il vous plaira !* »

Tout le reste passera : les prophéties, c'est-à-dire la science surnaturelle, à plus forte raison la science acquise, la science de nos savants, qu'elle soit une science de la physique nucléaire, ou une science de l'histoire, ou une science de la chimie ou de toute autre matière de connaissance. Tout passera. A la mort, tout nous sera enlevé. De tout notre savoir, il ne restera rien. Mais alors ce sera le triomphe de la charité : les autres vertus, la foi, l'espérance n'existeront plus, car on n'aura plus besoin de croire lorsque l'on verra, et l'on n'aura plus de motif d'espérer, lorsque l'on sera en possession de la félicité éternelle, mais la charité, alors, aura son plein épanouissement, elle sera partie intégrante de la félicité céleste. On sera heureux, précisément par elle et en elle.

Et S. Paul nous livre, en terminant son éloge de la divine charité, le plus bel enseignement que l'on puisse désirer sur l'au-delà, sur cet avenir à la fois mystérieux et le terme même de notre idéal infini :

« Quand j'étais enfant, dit-il, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Mais lorsque je suis devenu homme, je me suis débarrassé de ce qui était de l'enfant ». Ce qui veut dire : ici-bas, sur la terre, c'est l'enfance de notre être, c'est le vestibule de notre vie. La maturité, la vie véritable et pleine, l'épanouissement total de nos facultés et de nos aspirations d'homme, c'est au ciel que nous les obtiendrons. Il y a entre les deux étapes, la différence de la nuit et du jour, ou si vous voulez, de l'aurore et du plein midi. « Nous voyons maintenant, dit S. Paul, à travers un miroir, en énigme, mais alors *nous verrons face à face !* »

C'est à cela que nous tendons, c'est là ce que Dieu nous promet, par son apôtre, par ses apôtres, ce qu'il nous a promis lui-même dans son Evangile, quand il a dit que chacun de nous a son ange qui voit Dieu ! Ce qui est une manière de nous assurer que nous aussi, un jour, comme les anges, nous verrons « la face de Dieu ! » Si ce monde visible, avec ses étoiles, avec ses astres tremblants, le mystère de ses ombres et l'éclat de ses couleurs, est déjà quelque chose de si prenant, de si enivrant, que sera-ce de la contemplation du Créateur lui-même, dont toute beauté créée n'est qu'une image et un symbole ?

* *

Conclusion. — Retenons donc de l'Evangile et de l'Epître ces deux phrases qui peuvent nourrir notre chaleur d'âme, durant les Quarante heures, et durant toute la semaine : « *Seigneur, faites que je voie !* »

« *La charité ne meurt pas* ! » Demandons à Dieu la foi, toujours plus de foi et de confiance en lui ; demandons-lui surtout un amour sans cesse grandissant, jusqu'à la vision face à face, dans l'éternité. Ainsi soit *il.*

1er Dimanche de Carême

VI

JOURS DE SALUT, JOURS DE PÉNITENCE

Mes frères,

Depuis mercredi dernier, *mercredi des Cendres,* nous sommes entrés dans le saint temps de Carême. Nous nous y préparions depuis la Septuagésime. D'où vient cet usage du Carême et quelle en a été l'histoire, au cours des siècles ? Carême signifie « *quarantaine* ». Le Carême consiste en un jeûne de quarante jours, à l'exemple du jeûne de Jésus-Christ dont nous parlerons dans un instant en commentant l'Evangile. Cet usage d'imiter le jeûne du Christ remonte au IVe siècle, un temps où l'Eglise, délivrée des persécutions sanglantes, qui avaient fait des milliers de martyrs au cours des trois premiers siècles, put enfin être elle-même, et s'épanouir selon selon la volonté de Dieu en institutions de toute nature. Cela ne veut pas dire que le jeûne préparatoire à la grande fête de Pâques n'ait pas existé auparavant. Les documents anciens nous parlent au contraire soit d'un jeûne absolu, sans aucun aliment, du Vendredi Saint à Pâques, soit d'un jeûne au pain et à l'eau durant toute la semaine du dimanche des Rameaux à Pâques.

Même lorsque le jeûne des quarante jours se répandit dans l'Eglise, il ne fut pas d'abord observé partout de la même façon. Les uns, en Orient surtout, le faisaient durer huit semaines à cinq jours, en ne jeûnant pas le samedi ni le dimanche. D'autres comptèrent les 40 jours du premier dimanche qui est celui que nous célébrons aujourd'hui, jusqu'au Jeudi Saint, le Vendredi Saint étant déjà inclus dans la fête pascale. D'autres enfin, en Occident surtout et à partir du VIIe siècle, adoptèrent l'usage actuel : six semaines entières, mais sans compter les dimanches, où l'on ne jeûne pas, et par suite quatre jours placés avant le premier dimanche pour faire le nombre de quarante.

I. — *Epître : « Voici les jours de salut »*

Elle est tirée de la IIe aux Corinthiens. Trois parties dans cette page :

1° *Le temps du salut :* On a choisi ce texte en raison du temps de Carême, auquel on a voulu appliquer le commencement de notre épître : « Dieu a dit en effet : « Au temps favorable, je t'ai exaucé et au jour du salut, je t'ai secouru. » *Or, voici maintenant le temps favorable ;* voici maintenant le jour du salut. »

Sans doute, Dieu peut et veut nous sauver tous les jours et en tous les temps. Il est cependant, au sens liturgique, des temps plus adaptés que les autres, plus favorables au salut, des temps où les chrétiens sont invités à s'occuper davantage de leur âme, de leur vie spirituelle de leur avenir éternel. Le temps le plus favorable n'est-il pas celui du Carême, qui y est consacré expressément ?

2° *Caractère de ce temps :* Ce qui caractérise ce temps de pénitence, c'est le déploiement du courage chrétien. Que cette leçon a besoin d'être entendue ! La vocation chrétienne, selon l'Evangile, selon S. Paul aussi par conséquent, est loin d'être une vocation de laisser-aller, d'abandon aux instincts terrestres, de mollesse et de paresse spirituelle. C'est au contraire une vocation de dynanisme, d'élan et d'ardeur, une vocation de renoncement, d'abnégation, de pénitence, mais aussi de lutte contre les adversaires de notre foi. Ecoutez donc S. Paul : « Montrons-nous, en toutes choses comme des ministres de Dieu, par une grande patience dans les tribulations, dans les détresses, dans les angoisses, dans les coups, dans les prisons... » Pouvons-nous lire ces lignes sans songer à ceux de nos frères, en plusieurs pays d'Europe ou d'Asie, qui, en ce moment même, connaissent les horreurs de la captivité et même des raffinements de supplices que l'antiquité n'a pas connus ?

3° *Les sources du courage chrétien :* Cependant, il est des choses que les drogues, les poisons modernes, les inventeurs de la persécution scientifique, qui veut déshonorer avant de frapper ne peuvent atteindre. Le cadavre de la personnalité peut leur rester entre les mains, mais avant de tomber dans cette sorte d'inconscience artificielle, nos confesseurs et ces martyrs du XXe siècle, comme ceux des premiers âges, ont su trouver dans leur foi et dans leur amour de Jésus crucifié et mort pour eux, la force de tout accepter dans la joie surnaturelle de la divine charité. C'est pourquoi S. Paul parle de la charité sincère, de la force de Dieu, des armes de la justice. Et il conclut : « Nous passons pour moribonds et nous vivons pour punis, mais non mis à mort ; pour tristes, mais toujours dans la joie ; pour pauvres, mais possédant tout et enrichissant les autres ! »

En tout cela, le chrétien ne fait que suivre l'exemple de son Maître que nous allons méditer avec l'Evangile.

II. — *L'Evangile : Pénitence avec Jésus*

Jésus, après son baptême dans les eaux du Jourdain, par Jean-Baptiste, est conduit par l'Esprit-Saint au désert. Là il jeûne quarante jours et quarante nuits. Et il s'agit bien d'un jeûne absolu, sans aucun aliment, sans aucune boisson : jeûne prodigieux pour nos possibilités. N'en soyons pas surpris. La divine perfection de la constitution corporelle du Christ lui a permis d'affronter un tel jeûne, dont, au surplus, on trouverait quelques autres exemples chez de simples mortels. Il va sans dire que ces quarante jours étaient remplis d'oraisons et d'adorations ineffables. Pour tout l'univers coupable, Jésus, en se préparant à sa mission évangélique, priait et réparait.

Mais pour notre consolation aussi, il voulut être tenté par le démon, comme nous le sommes tous ici-bas. Entre lui et Satan va se dérouler un combat analogue à celui qui avait marqué l'existence du premier homme au paradis terrestre.

Mais, par contraste frappant entre la défaite d'Adam et d'Eve, Jésus va remporter une victoire éclatante. Dans les délices du paradis primitif, Adam et Eve, qui ne manquaient de rien, se laissèrent vaincre par la convoitise. Dans les affres du désert, Jésus, après un jeûne de quarante jours, et sous la morsure de la faim, va repousser les assauts du tentateur. La tentation revêt trois formes :

1° *User de son pouvoir surnaturel pour satisfaire sa faim :* On remarquera que le démon, en sa subtilité, ne présente pas lui-même des pains savoureux à Jésus qui a faim. Non, il lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, dis donc à ces pierres de devenir des pains. » — Nul doute que celui qui devait, plus tard, nourrir 5.000 hommes avec cinq pains dans le désert, aurait pu faire ce miracle. Mais le faire, sous l'impulsion du diable, pour un besoin personnel, en dehors de la volonté de son Père : jamais ! Et Jésus répond par cette phrase : « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* ». Ce qui revient à dire : « La volonté de Dieu passe avant tout, même avant la vie corporelle, car la volonté de Dieu est la vraie nourriture de l'âme, la vraie vie par conséquent ! »

2° *Seconde tentation : abuser de la confiance en Dieu :* toujours de la part du tentateur, la même subtilité. Il a affaire à un saint exceptionnel, au Fils de Dieu, comme il a été nommé lors de son baptême au Jourdain. Il le transporte donc, soit réellement, soit en esprit, au sommet du Temple, et lui dit : «Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car Dieu a promis que ses anges te porteraient en leurs mains ! » Mais Jésus répond avec calme : Il est écrit aussi : « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu ! »

3° *Tentation du règne universel :* Le démon a-t-il compris que Jésus vise à la possession spirituelle de la terre entière ? Il le transporte sur une haute montagne. De là on

aperçoit un panorama immense, et comme toute la terre en raccourci. Et le démon promet à Jésus la domination universelle, qui devait hanter tant de cerveaux de conquérants, que nous appelons les « impérialistes ». Mais Jésus, sans renoncer à son idéal de salut du genre humain, repousse le démon par ces mots : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul ! » Le démon en effet lui avait posé comme condition pour l'empire du monde de se prosterner devant lui et de l'adorer !

Que de leçons dans cet épisode ! Comme tout cela est encore actuel ! Cette domination de la terre, il en est encore qui y pensent et qui, pour cela, ne craindraient pas de renier Dieu et d'adorer Satan ! Mais le dernier mot restera à Jésus et à Dieu !

* *

Conclusion. — En ce premier dimanche de Carême, il y a donc convergence parfaite entre les enseignements de l'épître et ceux de l'évangile du jour. De part et d'autre, c'est la lutte, dans un cas contre les bourreaux de la terre, dans l'autre, contre Satan. Mais la victoire est promise aux hommes de foi et d'amour. Ainsi soit-il.

LES SACREMENTS

Le Baptême

V

ÉPILOGUE : CÉRÉMONIES FINALES

Mes frères,

Le baptême est un drame, avons-nous dit au début de ces causeries. Et successivement, à la lumière des rites antiques, nous en avons analysé les quatre actes. Aujourd'hui, nous arrivons à l'épilogue.

* *

Dans la primitive Eglise, à l'instant même où le néophyte remontait de la piscine, aidé de son parrain ou sa marraine, un prêtre s'approchait de lui et, sur le sommet de la tête, lui faisait avec le chrême une onction, en disant : « Que Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui t'a régénéré de l'eau et de l'Esprit-Saint et qui t'a accordé la rémission de tous tes péchés, te oigne pour la vie éternelle ». Quelle belle leçon se dégage de ce rite complémentaire ! Cette onction faite avec le Saint Chrême, elle signifie que ce chrétien, tel un temple soustrait a l'usage profane et dédié au culte divin, est désormais retiré, séparé du monde païen pour être définitivement consacré à la Sainte Trinité. « Chrême » » vient, en effet, d'un mot grec qui signifie « *oindre* » c.-à-d. : consacrer d'où est venu le nom de Christ, l'Oint du Seigneur.

Ce chrétien, marqué du Chrême à son Baptême est donc dorénavant un autre Christ au sacerdoce duquel il participe. La composition du Saint-Chrême est également pleine de signification symbolique. Vous savez qu'il est un mélange d'huile d'olive et de baume consacré par l'évêque, dans sa cathédrale, le Jeudi Saint. L'huile sainte signifie que la grâce du St-Esprit éclairera et fortifiera le chrétien dans ce combat spirituel que le poète affirme « aussi brutal que la bataille d'hommes » ; qu'elle adoucira même tout ce qu'il y a de pénible dans le service de Dieu. Quant au baume, il signifie que la grâce de l'Esprit-Saint le préservera de la corruption du péché et lui fera répandre autour de lui la bonne odeur des vertus chrétiennes.

* *

Ce rite de l'onction ne demandait que quelques minutes. Le parrain ou la marraine essuye alors, avec un linge, les membres encore tout ruisselants de son filleul. Et telle est la foi de ces premières générations chrétiennes que l'on verra tel parrain conserver comme une sorte de relique le linge qui a servi à cet usage. Ceci fait, il revêt le nouveau baptisé du chrêmeau, sorte de capuchon ou de voile blanc avec bandelette rouge qui recouvre la tête et doit ainsi protéger le Saint-Chrême dont on n'essuyait pas la trace : d'où son nom de « chrêmeau ». En même temps, les nouveaux baptisés sont revêtus d'aubes blanches, analogues à celle du prêtre, qu'ils garderont huit jours durant, c.-à-d. pendant toute l'octave pascale, à toutes les cérémonies religieuses. Ils la déposeront le dimanche suivant, appelé de ce fait, encore de nos jours, dimanche « *in albis* », sous-entendu « *deponendis* », c.-à-d. le dimanche où l'on dépose les aubes blanches.

Ce rite des vêtements blancs parle de lui-même en un symbolisme éloquent. S. Paul avait dit que le chrétien dépouille le « vieil homme » pour revêtir « l'homme nouveau ». Les candidats au Baptême, en déposant leurs vêtements dépouillaient le vieil homme. En s'enveloppant de vêtements blancs, ils revêtaient l'homme nouveau. Cette aube blanche était donc le symbole de la pureté de leur âme et aussi le symbole de cette vie nouvelle selon laquelle ils auraient à vivre désormais.

Actuellement, en signe de la purification intérieure qui s'est produite, le prêtre place sur la tête de l'enfant un linge blanc qui rappelle le vêtement immaculé de jadis et il prononce ces paroles significatives : « Revêtez ce vêtement blanc et rapportez-le sans tache devant le tribunal de N.-S. Jésus-Christ afin d'avoir la vie éternelle ».

Comme toute maman, devant cette vie naissante, l'Eglise est saisie d'inquiétude : cette vie divine, encore chétive, ne sera-t-elle pas étouffée ? Il y a tant d'obstacles sur la route qui mène au ciel et où cette vie divine atteindra son plein développement ! Elle rappelle donc au néophyte, à ses parents, à ses parrain et marraine, que cette vie divine ils doivent veiller à la garder fidèlement tout au long de cette existence terrestre. Elle dresse devant eux les perspectives du Jugement der-

nier qui marquera précisément la fin des temps et inaugurera la Vie éternelle : non pour les effrayer mais au contraire les encourager. Jusqu'à ce jour, ce baptisé sera un homme partagé, tiraillé entre le bien et le mal, entre l'empire de Satan et le Royaume de Dieu. Il lui faudra donc lutter pour garder cet état de grâce. Mais un jour viendra où le Christ triomphera, non plus seul comme au jour de Pâques, mais en la personne de tous ceux qui l'auront suivi, et ce sera alors une Pâque plus radieuse encore que la première parce qu'étendue aux dimensions de l'Eglise triomphante.

* *

Jadis, après la remise des vêtements blancs, le prêtre remettait au baptisé un *cierge* allumé. De nos jours, ce sont les parrains et marraines qui reçoivent dans la main droite ce cierge symbolique. Et ils entendent, pour les redire plus tard à leur filleul, les paroles du prêtre qui en dégagent la signification : « Reçois ce flambeau allumé et sois fidèle aux engagements de ton Baptême. Observe les commandements afin qu'au jour où le Seigneur t'appellera, tu puisses venir au-devant de lui avec tous les saints et le suivre au ciel pour la Vie éternelle ».

Ce cierge allumé, c'est donc le symbole de la mission dont ce baptisé est investi : faire rayonner autour de lui la lumière qu'il possède en lui. Baptisé, il devra être désormais, pour ceux qui l'entourent, une lumière vivante

* *

Résumons-nous : Le Saint-Chrême, le vêtement blanc, le cierge allumé, tous ces rites hautement significatifs de notre Baptême attestent que désormais nous avons changé de vie et que nous sommes engagés au service du Christ. Nous tous qui avons été baptisés, « *nous avons revêtu le Christ* », pour parler comme S. Paul, nous sommes devenus « la lumière du monde » pour parler comme l'Evangile. Dès notre Baptême, un esprit nouveau a dû naître en nous : « l'esprit d'Action Catholique ». — Puissions-nous répondre pratiquement au souhait que le prêtre a formulé pour nous dans la cérémonie du Baptême : « Que, joyeux, il te serve dans ton Eglise ». — Ah! oui, puissions-nous nous donner joyeusement à l'action catholique. Puissions-nous ne pas mériter le terrible reproche que le poète catholique Paul Claudel met sur les lèvres de l'un de ses personnages :

— : « Mais vous autres qui voyez, qu'est-ce que vous faites donc de la lumière ? » *Amen.*

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XLIV

LE SOUVERAIN PONTIFE ET L'A. C.

Mes frères,

Etre d'Action Catholique, nous l'avons vu c'est être *d'Eglise,* c'est-à-dire être un fils soumis de cette mère, un membre actif de ce grand corps. Mais si l'Eglise est pour nous J.-C. toujours présent, visible, tangible, comment va se manifester d'une manière claire, presque péremptoire, cette présence et cette visibilité du Christ ?

A des cœurs chrétiens, la réponse vient spontanément : il y a sur terre, au sommet de la hiérarchie, au centre de la chrétienté, un être que nous nommons *le Vicaire de J.-C.,* le Souverain Pontife, le Pape. C'est en lui qu'apparaît et que se rassemble tout ce que nous cherchons et aimons dans l'Eglise. Dire que nous sommes d'Eglise entraîne donc des attitudes et des sentiments vis-à-vis du chef suprême de cette Eglise, notre Saint-Père le Pape.

I. — *Le Pape dans l'Eglise*

Le Souverain Pontife n'est pas, à lui seul, toute l'Eglise, mais il en est la tête visible.

De même que nous affirmons que l'Eglise toute entière a été voulue et établie par N.-S. Jésus-Christ, de même nous croyons qu'elle l'a été dès son début, sous la forme d'une société hiérarchique, possédant un chef.

Il n'est pas besoin de vous rappeler les paroles si claires de notre Maître : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise* ». Nous savons que ces promesses n'ont pas été anéanties par la défaillance de S. Pierre et son reniement, qu'après comme avant le Christ lui a gardé sa confiance, et l'a confirmé dans son rôle de chef des Apôtres.

C'est si vrai que les *Actes* nous montrent la première communauté chrétienne, et toutes celles qui en sont sorties, se grouper spontanément autour des « Douze » et de celui qui était le premier parmi eux.

Le Pape est le « *successeur de S. Pierre* », comme nous aimons à le nommer. Par une tradition ininterrompue, il se relie au premier Pape, celui qui mourut à Rome alors qu'il en était l'Evêque.

Des incroyants, ou des croyants incomplets comme nos frères protestants, pourront se moquer ou s'irriter de la nature de nos sentiments envers le Souverain Pontife. C'est qu'ils les connaissent mal ou les déforment. Le Pape, pour nous, n'est ni un Dieu, ni un être surhumain qui jamais en aucun domaine, ne pourrait se tromper. C'est un homme comme nous, mais que son sacerdoce et son épiscopat mettent déjà dans un rang à part, comme tout prêtre et tout évêque, et qui, plus encore, comme Souverain Pontife, jouit de prérogatives et de grâces spéciales.

Nous croyons qu'étant le suprême *gardien de la foi,* il doit pouvoir *décider* en *dernier* ressort et même seul, de ce qui est ou non conforme à la vérité révélée par Dieu. Depuis le siècle dernier, nous nommons ce privilège celui de *l'infaillibilité pontificale.* Nous en savons les conditions et la portée, mais nous puisons là un sentiment de sécurité extrêmement pacifiant. Dans un monde où toutes les opinions s'affrontent, où le doute s'insinue dans tous les esprits, et tant d'hommes répéteraient volontiers le mot de Pilate « *qu'est-ce que la vérité ?* », nous savons, nous, qu'il est un lieu où elle réside, un homme choisi et guidé par Dieu pour nous le dire.

Nous croyons qu'étant *le pasteur suprême,* il doit pouvoir *conduire* l'Eglise dans la hiérarchie comme dans ses fidèles, selon la voie choisie par Dieu. Il est donc le Maître su-